

## RIVET, FRANÇOIS-PHILIBERT (1846-1908)

RIVET, François-Philibert, colporteur pour la Société missionnaire franco-canadienne, pasteur, professeur à l'Université de Fredericton puis au Collège protestant français de Lowell, notaire et avocat, échevin de la ville, né le 5 novembre 1846 à Kildare au Québec et décédé le 2 janvier 1908 à Lowell. Il avait épousé successivement Adélaïde Bourgoïn puis Annie Dorinda Howie. Nous ne connaissons pas le lieu exact de sa sépulture.

Nous ne lui  
connaissons pas  
de photo ou de  
croquis

François-Philibert Rivet est né à Kildare (à Saint-Paul de Kildare, selon le pasteur Vernon) le 5 novembre 1846. Il est le fils de François Rivet et d'Angélique Fisette, mais on sait que la famille est de Saint-Ambroise de Kildare en 1852 comme catholique et que d'autres Rivet habitent ce même village<sup>1</sup>.

Il fréquente l'Institut évangélique français de Pointe-aux-Trembles dès 1858 et s'y convertit puisqu'il est déjà réformé à quinze ans au recensement de 1861. Convaincu, il consacre ses samedis à l'œuvre d'évangélisation, allant à quelques kilomètres de là à Saint-Léonard par exemple. Il décide alors de s'orienter vers le pastorat.

Comme il est d'usage à l'époque, les convertis convaincus font du colportage durant leurs vacances d'été. François travaillera pour la Société missionnaire franco-canadienne (SMFC), privilégiant la rive sud du Saint-Laurent, de Québec à Matane. En 1864, il accompagne Thomas Côté et a l'occasion de montrer à un curé trop sûr de lui qu'il connaît aussi le latin. L'année suivante, il sera colporteur avec Léon Dionne. Puis en 1867, il fait du porte-à-porte, notamment avec ce dernier ainsi qu'avec Joseph Provost et Thomas Côté dans le Bas-Saint-Laurent toujours<sup>2</sup>.

En 1864, l'Institut de Pointe-aux-Trembles avait offert une classe supérieure pour les garçons où le professeur Mackenzie se chargeait de l'enseignement du grec, du latin et des mathématiques. Il n'y eut que trois inscriptions. Rivet, Dionne et Paul Vernier. Cette tentative de se rapprocher de l'enseignement classique n'eut donc pas grand succès. Vernier alla terminer sa formation à Genève et les deux autres s'inscrivirent en 1865 à l'Université McGill qu'ils fréquenteront pendant deux ans.

Comme la SMFC voulait mieux former ses colporteurs et ses futurs pasteurs alors qu'il n'existait pas encore de séminaire protestant en langue française, elle fit venir à Montréal un professeur érudit, né en France mais alors pasteur aux États-Unis, Daniel Coussirat, qui se chargea de mettre sur pied à l'automne 1867 un cours de huit mois (français, grec, latin, hébreu, philosophie, apologétique, polémique, théologie) accompagné

---

<sup>1</sup> Il y a un certain flottement pour les informations sur cette biographie. Nous les avons rapportées au mieux.

<sup>2</sup> Ces deux derniers ont joué un rôle capital en 1867 dans la conversion d'Eulether Morin, père du pasteur Joseph Luther Morin, longtemps professeur de français à l'Université McGill. Voir sa biographie en ligne.

d'exercices pratiques dans le milieu, les deux ou trois mois de vacances qui suivent. Tout comme Léon Dionne, François Rivet laissa l'Université McGill pour devenir son pupille, avec Thomas Côté, François Rivard et Louis Lachance, ces derniers venant sous peu de terminer leurs études à l'Institut évangélique français. L'année suivante, le cours se donne dans des salles de Pointe-aux-Trembles. Puis en 1869, quand Coussirat devient professeur au Collège presbytérien nouvellement créé, Léon Dionne et François Rivet le suivront et termineront ainsi leur formation pastorale sous sa direction le 15 mai 1870<sup>3</sup>. Rivet va moins loin pour faire du colportage puisqu'il reste à Montréal durant l'été.

Consacré pasteur en novembre 1870, il se voit confier l'église évangélique de la rue Craig (ouverte à tous sous l'égide de la SMCF). Cette communauté compte alors 43 familles, Au recensement de 1871, dans les premiers mois de l'année donc, on note sa présence à Belle-Rivière comme ministre de l'évangile en pension chez le catholique Gédéon Bastien. Il s'agit sans doute d'un prolongement occasionnel des activités à sa paroisse montréalaise.

C'est à ce dernier endroit qu'il épousera le 9 janvier 1871 Adélaïde Bourgoïn, qui ne semble pas apparenté au directeur de l'Institut Jules Bourgoïn (1846-1900), puisqu'elle est née à Terrebonne en 1849, mais que ses parents (Charles Bourgoïn et Adélaïde Desormiers) sont dits de Montréal au moment de son mariage. Le couple Rivet n'a pas eu d'enfants et Adélaïde décédera quelques années plus tard<sup>4</sup>.

Après deux ans à Montréal, François accepte en 1872 d'enseigner comme professeur à l'Université de Frédéricton au Nouveau-Brunswick, tâche qu'il accomplira pendant plus de douze ans, nous ne savons dans quel domaine, peut-être déjà en droit. Devenu veuf durant son séjour, il épousera le 6 juillet 1881 une fille de l'endroit, Annie Doranda (Dorinda) Howie (1861-1948) qui n'a que vingt ans. Ils auront quatre enfants de 1882 à 1887.

Au cœur du mouvement d'émigration des Canadiens français vers les États-Unis, il choisit de servir en sol américain et franchit la frontière à Albany le 29 septembre 1885. Il enseigne d'abord au Collège de Springfield (French American College) qui ferme et se déplace à Lowell quand on y crée cette année-là le nouveau Collège protestant français où il sera professeur au moins un an. C'est Calvin-Élie Amaron qui en est le directeur<sup>5</sup>, Cette école offrira une section préparatoire et un curriculum d'études classiques. La première année (1885-1886), on compte 25 élèves auxquels enseignent Thomas G. A.

---

<sup>3</sup> Thomas Côté les accompagne, mais il a un an de retard et ne sera consacré qu'en mai 1871 alors que Louis Lachance ne deviendra pas pasteur, préférant se consacrer au reportage.

<sup>4</sup> La paroisse de la rue Craig est aussi le lieu du mariage de ses collègues Léon Dionne et Thomas Côté, celui-ci ayant épousé Anna, la fille du pasteur Amaron.

<sup>5</sup> Voir sa biographie en ligne. Fils de Daniel Amaron, un des tout premiers missionnaires du 19<sup>e</sup> siècle, il avait mis sur pied pendant son séjour d'une dizaine d'années aux États-Unis deux journaux, *Le Semeur franco-américain* puis *Le Citoyen franco-américain* en plus d'y avoir publié deux livres sur l'évangélisation en français et crée ce collège destiné aux immigrants franco-canadiens en Nouvelle-Angleterre. Il deviendra à Montréal en 1893 directeur de *L'Aurore* qu'il réorganisera et sera pasteur de l'église presbytérienne Saint-Jean de 1895 à 1906. Voir le chapitre 5 de Jean-Louis Lalonde, *Les 175 ans de l'église Saint-Jean, 1841-2016*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2018, p. 93 - 118.

Côté, Madame Amaron (Agnes McDougall), M<sup>lle</sup> Chase et François Rivet. La deuxième année, le nombre d'élèves a doublé et François s'est vu confier la supervision générale des collégiens pensionnaires en plus de ses cours, son épouse s'occupant des travaux ménagers. Au 1<sup>er</sup> janvier 1887, le couple préfère se loger ailleurs pour plus de calme et mieux d'occuper de sa famille. François continue d'y enseigner cependant.

De presbytérien, il devient congrégationaliste, cette dénomination étant omniprésente dans les États du nord-est américain. En septembre 1886, on met sur pied l'Union pastorale française de la Nouvelle-Angleterre, Thomas Côté ayant été choisi comme président, François Rivet comme vice-président et Joseph-Luther Morin comme secrétaire. Un des objectifs de l'Union est d'avoir un journal commun, ce qui ne tardera pas à se concrétiser sous le titre du *Semeur franco-américain*.

Le journal signale le 29 septembre 1887 que François devient instituteur dans une des écoles publiques de la ville, la chose étant vue comme une reconnaissance locale. On ne sait pendant combien de temps cette situation a perduré pour lui. Le 20 mai 1888, l'église de Lowell, qui avait été fermée pour des rénovations majeures, pourra enfin rouvrir, Thomas Côté demeurant le pasteur. À cette occasion, François est chargé de remercier M<sup>lle</sup> Van Tassel qui avait réussi à collecter les fonds nécessaires.

Lowell sera sa ville d'adoption et il sera naturalisé américain le 2 octobre 1890<sup>6</sup>. Dans sa demande faite plus tôt, il se dit « lawyer » et donc, c'est assez tôt qu'il a étudié en vue de cette profession, ce qui nous fait penser qu'il s'y soit consacré déjà à Frédéricton. De plus, il ajoute à son nom les initiales NP pour notaire public et JP pour juge de paix. Il annonce même dans *L'Aurore*. Il avait donc une certaine notoriété dans le milieu au cours des années 1890. Ce qui le conduira à devenir, à partir de 1898, échevin à Lowell, représentant pour dix ans au moins les Canadiens français à la municipalité.

François Rivet décédera à cet endroit le 2 janvier 1908 à l'âge 61 ans seulement. (Son épouse lui survivra longtemps à Lowell jusqu'en 1940 puis à Pittsfield où elle décédera le 19 mai 1948, âgée de 86 ans.)

Joseph Provost lui rend ainsi hommage dans *L'Aurore* :

« Si j'avais à tracer le portrait du vieil ami qui vient de nous quitter, je mettrais en relief sa fermeté de caractère, unie à une rectitude d'esprit peu commune. Rivet avait l'âme délicate et honnête. Il travaillait avec conscience. Il y avait chez lui certains traits de spiritualité qui charmaient tout le monde. N'empêche pas que ce brave homme a eu sa large part de souffrance et d'épreuve. Il a surmonté le tout avec un rare courage. Nature généreuse et sympathique, il s'est montré bon envers tous et courtois toujours. Le Canada n'a jamais eu, à Lowell, un plus digne représentant<sup>7</sup>. »

Nous ne connaissons pas le lieu de sa sépulture ni non plus celui de ses deux épouses. Le site Find a grave ne les indique nulle part, ni à Lowell ni ailleurs.

---

<sup>6</sup> La date de naturalisation est donnée par Eleanor dans sa demande de passeport, Le nom de ses parents se trouve dans l'acte de mariage d'Adélaïde Bourgoin. Il se dit « lawer » dans sa demande personnelle de naturalisation (malheureusement non datée).

<sup>7</sup> Dans *L'Aurore* du 7 février 1908, p 11.

Logiquement cependant, nous croyons qu'il a choisi d'être inhumé dans un des seize cimetières de sa ville d'adoption et que la recension de Find a grave n'est pas complète.

20 septembre 2020

Jean-Louis Lalonde

## Sources

Informations généalogiques dans Ancestry.ca.

*L'Aurore*, 11\3\86(1) 3\6\86(4) 2\7\98(6) 20\8\98(5) 7\2\08 (10-11, notice nécrologique)

*Le Semeur franco-américain*, 10\5\87(53) 2\6\87(83) 30\6\87 (118) 29\9\87(229,230)

19\1\88(348) 2\2\88(363) 26\4\88(30) 24\5\88(59) 31\5\88(65)

Dominique Vogt-Raguy « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes. Ici, pages 119, 247, 258-9, 286, 319, 396-7, annexes 4, 14, 16.